

Le tremblement de terre

(extrait)

— *Tu fais là une étrange description et tes prisonniers sont étranges !*
— *C'est à nous qu'ils sont pareils !¹*

Tout dans ce livre est invention.
À l'exception de la femme à la frontière.

PROLOGUE

Actuellement, l'histoire s'écrit en grandes quantités. Le rôle des historiens, particulièrement des historiens sceptiques, n'a jamais été aussi important.

Eric Hobsbawm

« Es-tu allée à la frontière ? » demanda-t-il. Sa question, calme, rauque et interdite, sombra dans l'obscurité et dans l'écho de la voix des autres, ce qui acheva de la convaincre qu'elle avait commis une erreur en venant ici. Ce soir-là, elle aurait dû rester chez elle. Seule. Avec elle-même. Avec ses rêves.

Mais, ce soir-là, elle avait pris une douche, s'était habillée pour sortir, s'était mis un peu de parfum et avait appelé un taxi. Comme d'habitude, elle n'était arrivée ni très en avance, ni très en retard, au moment où les premiers invités ont déjà bu un ou deux verres et où la musique retentit à fond dans la cage d'escalier de l'immeuble. Elle salua Zornitsa, prit un verre de vin, but une gorgée, histoire de ne pas se faire remarquer, et chercha une place parmi les conversations oiseuses du salon.

Tout cela, elle le fit comme à l'accoutumée. Sauf que, ce soir-là, le vin avait un drôle de goût. Après la deuxième gorgée, elle sentit la tête lui tourner. Le sol se déroba sous ses

1 Platon, *La République*, Livre VII, Le mythe de la caverne, trad. Léon Robin, Édition électronique (ePub) v.: 1,0 : Les Échos du Maquis, 2011 (toutes les notes sont de la traductrice).

pieds, les corps en sueur, autour d'elle, vacillèrent, leurs voix s'élevèrent, puis retombèrent pour n'être qu'un chuchotement, le silence d'un désert dans lequel il ne reste que le vent, d'une pièce poussiéreuse dans laquelle il n'y a que les araignées.

Elle essuya la sueur sur son front.

Elle ne pouvait pas partir maintenant. Il était trop tôt. Zornitsa penserait que quelque chose n'allait pas, elle lui demanderait ce qui se passe, elle la regarderait de cette manière-là.

Elle se faufila à travers la cohue et sortit sur la terrasse. Elle prit appui contre le garde-corps, posa les mains sur le ciment froid à l'endroit où, en été, étaient disposées des jardinières de géraniums. Des nuages bas bouchaient le ciel automnal, rougis par le reflet des lumières de la ville. Nettoyé par les pluies, l'air de la capitale était presque goûteux.

C'est alors qu'une voix d'homme inconnue demanda : « Ça va ? »

Elle ne l'avait pas remarqué. Il se tenait dans un coin, à l'écart de la lumière blafarde provenant du salon, silhouette longue et voûtée au visage sombre et aux bras croisés devant la poitrine. L'espace d'une seconde, elle eut l'impression qu'il fumait, et cette pensée fugace, stupide, l'attrista.

— Heu, je ne sais pas, répondit-elle en secouant son verre et en humant son contenu. Aujourd'hui, le vin a vraiment un goût bizarre.

— Le mien aussi. Et moi qui pensais que je me faisais des idées, dit-il avec un tel étonnement qu'elle éclata de rire et s'exclama : « Eh bien alors, santé ! »

Ils burent une gorgée, firent la grimace, d'accord sur le fait que c'était un goût bizarre. Il marmonna qu'ici, dans le froid, au moins, les murs ne tanguaient pas, elle acquiesça. Ils burent de nouveau. S'abstrayant des conversations et de la musique, ils se mirent à parler. Une conversation qui n'engage à rien, de celles que l'on mène lorsqu'on est chez Zornitsa. On parle un peu de soi, du travail, de films et d'autres balivernes. Était-elle allée dans la Grotte vide ? Non, elle en avait seulement entendu parler. Et lui ? Oui, pour son travail, des voyages organisés. Ce devait être intéressant ? Oui, très.

Bientôt, ils atteignirent la frontière de la conversation qui n'engage à rien. Ils se regardèrent. Se turent. Un souffle de vent les fit se rapprocher, se toucher presque. Il avait une odeur étrange. Masculine. Un parfum dense, oublié, qui l'angoissa ; malgré tout, lui – ainsi que le froid, et le silence – étaient préférables à l'hystérie suffocante qui régnait à l'intérieur. Oui, c'est vrai, se dit-elle, et elle bâilla.

— Tu as déjà envie de dormir ?

— D'habitude, à cette heure-ci, je suis au lit.

Elle se tut, effrayée par la facilité avec laquelle elle faillit ajouter que, ces derniers temps, sa vie passait comme en rêve, et par la possibilité qu'il lui demande : « Pourquoi ça ? »

Mais il changea de sujet :

— Encore du vin ?

— Pourquoi pas, dit-elle en frissonnant parce qu'il entraînait déjà dans la pièce et le froid nocturne, sans lui, sembla s'amplifier.

Il revint avec une bouteille entière. Il lui en versa d'un geste ample, le vin déborda et coula sur ses doigts. Il poussa un juron, elle éclata de rire, se lécha les doigts. Ils prirent appui comme avant et fixèrent du regard les yeux jaunes des immeubles d'en face, qui se distinguaient à travers les arbres noirs du parc du quartier.

Ils ne se dirent rien de plus mais sourirent comme des enfants qui partagent un même secret lorsque la musique s'arrêta et qu'après le silence fugace, empreint de gêne, des conversations interrompues, éclata dans la nuit la version de l'année de la chanson sur le voyageur qui reçoit une rose. Un tube, de ceux qu'on entend durant toute sa vie et qui vous forcent à les fredonner ; d'ailleurs les invités de Zornitsa braillaient déjà dans le salon, étouffant de leurs voix la mélodie originale.

L'homme sur la terrasse ne chanta pas. Il leur versa du vin et posa une question, moins à elle qu'aux barbelés formés par les branches devant eux : « Es-tu allée à la frontière, »

Personne ne parlait de la frontière comme ça, en passant. Personne.

« Non », dit-elle en se dirigeant vers le salon mais sa réponse désespérée « Moi si » la fit trébucher, le regarder. Son visage en sueur luisait dans l'obscurité, c'était le visage d'un homme qui a conscience de faire une bêtise mais qui ne peut s'arrêter.

Et il ne s'arrêta pas.

— Un peu avant l'Évolution², je suis tombé dans un de ces villages qui, avant 1944³, étaient pleins de vie mais qui, après le contrôle strict exercé aux frontières, se sont dépeuplés avant de mourir totalement après l'Évolution. Tu connais, n'est-ce-pas ?

— Non, je ne les connais pas, balbutia-t-elle avant d'entrer dans l'air suffocant mais sans danger du salon où elle se fondit dans la foule en sueur, joignit sa voix au dernier

2 Ce roman est une anti-utopie qui se passe en Bulgarie après un événement inventé par l'auteure : l'Évolution.

3 Le 9 septembre 1944, l'Armée rouge entre en Bulgarie et soutient un coup d'État perpétré par les forces de gauche. C'est le prélude à l'installation progressive, bien réelle à partir de 1947, de la dictature communiste en Bulgarie.

couplet de la chanson sur le voyageur et la rose, mais se tut au bout de quelques mots car une main pesante se posa sur son épaule.

— Viens dehors, murmura la voix rauque et inquiète bien connue.

— Non ! cria-t-elle en chuchotant.

« Ceux-là » allaient finir par flairer une conversation interdite (ces choses-là, ils les sentent), ils viendraient et les emmèneraient, elle et tous ceux qui se trouvaient dans l'appartement (sans Zornitsa, bien entendu), parce que tous, ici, méritaient d'être emmenés.

— Viens. Tu attires l'attention – il la saisit par la main et la conduisit vers la nuit et le vent, et elle le suivit, parce que la chanson se mourait autour d'eux et que les autres les regardaient déjà : elle, la femme apeurée, lui, l'homme effrayé.

Lorsqu'ils demeurèrent seuls, sur la terrasse, elle tenta de protester, de le convaincre de ne pas parler, de se taire, comme il s'était tu quelques minutes auparavant. Oui, vraiment, elle essaya. Mais il la prit dans ses bras, et ses mains comme ses mots étaient terrifiants et plus forts qu'elle, elle demeura avec eux, en eux, et entendit l'histoire qu'elle ne devait pas entendre.

— Là-bas, à la frontière, un vieux berger m'a raconté l'histoire de la femme qui a comblé le trou. Cela s'est produit quelques années après le 9 septembre⁴. À cette époque, le vieux berger n'était qu'un garçon qui faisait paître un petit troupeau de moutons sur les coteaux. — Il se tut. — Là, à la frontière, il y a ce genre de coteaux, ajouta-t-il, et sa voix tranquillement rêveuse réveilla en elle le souvenir d'air qui grince tant il est pur, de ciel bleu et de collines douces, de chemins noirs déserts et d'herbes étiolées qui jettent, au soleil couchant, de longues ombres dans la poussière.

— Un jour, alors qu'il se trouvait avec ses moutons dans la zone frontalière, le garçon rencontra une femme. Une femme étrange. De la ville. De toute évidence pas à sa place. La femme s'approcha. Elle lui dit qu'elle avait faim. Le garçon eut peur. Il lui jeta ce qu'il avait sur lui pour son déjeuner et s'enfuit avant l'arrivée des garde-frontière.

— Et ensuite, il est allé les voir et l'a dénoncée, dit Maya.

— Possible qu'il l'ait dénoncée – son pull rugueux piqua la joue de Maya, tout comme naguère, sur les coteaux, sous le ciel infini, les herbes brûlées par le soleil avaient piqué ses jambes nues. — Mais il ne l'a pas fait tout de suite.

Oui, c'est sans doute ainsi que cela s'est passé. Il l'aura dénoncée, mais pas tout de

4 1944, voir note 3.

suite. Cette pensée avait quelque chose de rassurant. Elle frotta son visage contre sa poitrine et, tout en humant son odeur, elle se souvint de celle des champs, à la fin de l'automne, quand il fait froid mais que le soleil est encore là et chauffe les herbes, les buissons dénudés et les mottes de terre dure, promettant au monde que rien n'est donné pour toujours. Même l'hiver qui va venir et va tuer tout ce qui n'est pas assez résistant : même lui ne durera pas pour toujours.

— Le lendemain, le garçon porta à manger à la femme et la conduisit dans un monastère rupestre abandonné. C'est là qu'elle lui raconta son histoire. Elle était juive. De la capitale. Avant la guerre, un Allemand, qui était en Bulgarie pour son travail, et elle étaient tombés amoureux l'un de l'autre. Ils s'étaient mariés. Lorsqu'on a commencé à débattre de la Loi sur la défense de la nation⁵, ils ont compris que des temps difficiles s'annonçaient et ils ont quitté le pays. Il lui a trouvé un logement en territoire neutre avant de retourner en Bulgarie pour régler des formalités. Il n'est jamais revenu. La guerre a pris fin, les changements sont survenus en Bulgarie, les années ont passé, mais de lui : aucune nouvelle. Pour finir, elle s'est résolue à venir le chercher ici. Dans la clandestinité.

Ses mains la serraient. Elle eut mal.

— On l'a attrapée avant même qu'elle atteigne notre frontière. On lui a tout pris et on l'a violée. Lorsqu'on s'est lassé d'elle, on l'a laissée passer chez nous.

— Comment elle s'appelait ?

— Je ne sais pas. Le berger ne s'en souvenait pas. Il est possible qu'il ne l'ait jamais su.

Il déglutit, se ressaisit. Maya se blottit contre son épaule. « Allez, vas-y. je sais qu'il reste la partie la plus dégueulasse. Je sais que tu veux me la raconter. Moi aussi je le veux. »

— Lorsque, le troisième jour, le berger revint dans le monastère, la femme n'y était pas. Il la chercha mais ne trouva que le sac avec lequel il lui avait apporté de quoi manger, gisant dans des buissons. Ensuite, la rumeur se répandit au village qu'on avait attrapé une diversionniste. Les nôtres l'avaient violée, comme l'avaient fait ceux de l'autre côté de la frontière. Mais ils ne l'avaient pas laissée partir. Ils l'avaient forcée à combler le trou.

Naguère, lorsque le mot de « journaliste » signifiait encore quelque chose et qu'elle l'utilisait pour se qualifier elle-même avec fierté et auto-dérision, Maya avait écrit un article sur ceux qui fuyaient le bloc de l'Est, qui étaient tués dans la zone frontalière et qu'on

5 Le 24/12/1940 est votée cette loi qui prive les juifs de Bulgarie de leurs droits, de leurs biens, les assujettit à des impôts exorbitants, leur impose le port de l'étoile jaune, etc.

enterrait anonymement. Mais c'était il y a longtemps. Avant l'Évolution. Avant que Ceux-là et la frontière ne fassent leur apparition, ses tragédies, et que tant d'autres choses ne soient interdites.

— Le trou, prononça-t-elle et elle ressentit le vide avec ses pensées, ses poumons, sa gorge, ses lèvres.

Jusqu'à présent, elle ne s'était jamais rendu compte à quel point le mot « trou » sonnait creux.

— C'est un argot des garde-frontière de l'époque, dit-il. Il a comblé le trou. Elle a comblé le trou. Ils ont comblé le trou.

— Et personne ne sait où elle est enterrée.

— Personne. Tu ne sais pas le pire ?

— Le berger éprouvait un plaisir sadique à te parler de cette femme, répondit-elle, parce qu'en général, c'était exactement ce qui se passait.

— Oui, c'est vrai. Mais ce n'était pas ça le pire. Son chuchotement fondit et elle n'entendit pas les mots qui suivirent, elle les perçut aux vibrations de son corps. — Pour lui, cette histoire n'avait pas d'importance. Il ne s'en est souvenu que lorsque je lui ai demandé s'il avait vu des transgresseurs. Ce n'est même pas la première histoire qui lui est venue à l'esprit.

— Qu'est-ce qu'il t'a raconté d'autre ?

— Je ne sais pas. Je ne me rappelle pas.

Ils restèrent cramponnés l'un à l'autre, oppressés par l'histoire, par les souvenirs, par la peur partagée d'avoir commis une faute.

— Et moi qui croyais que tu étais partie, s'écria Zornitsa d'une voix chantante qui provenait de la porte.

Elle souriait, comme d'habitude.

— Heu, je, nous – Maya se dégagea des bras de l'homme.

— On est venus prendre un peu l'air, ajouta l'inconnu.

— C'est agréable, c'est vrai. Zornitsa inclina la tête d'un côté : elle s'imaginait ainsi paraître plus jeune et ingénue. — La chambre d'amis est libre.

— En fait, nous ne faisons que... commença Maya, mais il l'interrompit :

— Merci.

— De rien, roucoula Zornitsa, et elle s'éloigna.

— Quelle femme horrible, marmonna-t-il lorsqu'ils furent seuls. Horrible.

— Si elle est horrible, que fais-tu ici ?

— Je préfère que Ceux-là pensent que tout est OK avec moi.

Il la fit pivoter légèrement vers lui et l'embrassa.

Il n'embrassait pas bien mais cela n'avait pas d'importance. Son odeur était agréable et la réchauffait de l'intérieur, et cela suffisait.

— On y va, dit-il en tendant la main.

— On y va, elle saisit sa main et le suivit.

De fait, la chambre d'amis était libre.

Dimana Trankova **Le tremblement de terre**

Traduit du bulgare par Marie Vrinat

Prix du Public Salon du Livre des Balkans 2016